Je suis un nom

– Tu veux des céréales ce matin ? a lancé ma mère à travers la porte de ma chambre.

– Maman ! Tu le sais pourtant ! Non, un café et sans sucre ! ai-je répondu, exaspéré.

– Tu sais que les céréales sont bien meilleures pour le transit ? m'a-t-elle expliqué pour la énième fois. Le transit, c'est très important !

Ma mère s'est toujours passionnée pour la bonne santé de mon côlon, et ce n'est pas le genre de discussion que j'apprécie forcément le matin.

Je l'ai entendue soupirer derrière ma porte. Elle m'énerve lorsqu'elle fait ça.

– Je ne veux pas en parler ! C'est un café et pas besoin de venir jusqu'à la porte de ma chambre pour me le demander. Ça sert à rien. Je passe toujours par la cuisine avant de partir. Et là, je finis de m'habiller, lui ai-je fermement annoncé.

– Tu veux de l'aide ? m'a-t-elle proposé.

– Mais non, enfin ! Je me débrouille tout seul.

– Tu n'as pas oublié de faire tes exercices, j'espère ?

– Non, maman.

Mon côlon et mes exercices. Voilà à quoi j'avais droit tous les matins de la part de ma mère. Du côté de mon père, je subissais son silence imposant. Un mutisme complexe comme un ennemi ou une énigme. Je ne comprenais pas, mes mains devenaient alors moites et quelque chose me submergeait, je ne voyais plus et je me mettais à trembler.

Oui, rien que ça.

Je m'appelle Moses Laufer Victor. Et encore là, ce n'est pas mon nom de famille complet, mais seulement mon prénom. L'ensemble de mon patronyme donne ceci : Moses Laufer Victor Léonard. Une idée de mes parents. Ils sont psychanalystes.

Mon père est lacanien. Ma mère est jungienne et tous les deux ont un fort penchant pour la psychanalyse adolescente, d'où mon prénom. Moses Laufer est un psychanalyste très célèbre qui

a développé le concept du *breakdown** chez les ados, ce qui me fait une belle jambe, façon de parler, hé, hé ! Mes parents auraient été des mordus de cinéma, j'aurais eu droit à Brad Pitt Victor Léonard ou bien encore Johnny Depp Victor Léonard. Je ne sais pas ce qui est pire. Franchement, j'ai du mal à choisir. J'ai quand même réussi à obtenir un troisième prénom, Victor, qui est arrivé là j'ignore comment.

Moses Laufer Victor Léonard, seize ans, boiteux, habitant Mobridge, Dakota du Sud. Curieux état civil.

J'ai entendu ma mère faire demi-tour et repartir dans la cuisine. Elle se cogne toujours au chambranle de ma porte lorsqu'elle fait sa marche arrière.

J'ai enfilé tant bien que mal mon jean noir. Je suis devenu une espèce d'acrobate de l'enfilage de pantalons. Pas très simple quand on a la jambe droite qui a décidé de vivre sa vie comme elle l'entend, en célibataire, reniant son couple avec son autre jambe. Résultat, elle ressemble à un vieil

* Les mots suivis d'un astérisque sont repris dans le lexique en fin d'ouvrage.

arbre rabougri, plié par les vents, luttant contre la verticalité. Tandis que l'autre, toujours pimpante et crâneuse, est super fière d'être en vie et d'avoir échappé au pire.

« Veinarde ! » je lui murmurais parfois la nuit lorsque sa concubine me faisait un mal de chien.

J'ai craqué comme du petit bois en m'habillant. J'ai jeté un coup d'œil sur le miroir posé à même le sol. Il ne mesurait pas plus d'un mètre de hauteur, ce qui me convenait tout à fait : je ne voyais que mon buste et mes jambes, jamais mon visage. C'était déjà assez démoralisant comme cela. Lorsque je regardais ma figure dans la glace, mes yeux étaient comme deux grands chiens punis et malheureux, contemplant une zone dévastée, suppliants, traquant une vaine amélioration.

Mais non, l'embellie n'était jamais au rendez-vous. J'avais la peau grasse et des boutons. Comme dirait mon médecin : « Mmmhh, effectivement, vous avez un gros excès de sébum, mais préoccupons-nous de votre jambe avant tout. Il me semble que c'est un peu plus important. » Et moi, j'avais juste envie de répondre : « Non, s'il vous plaît, traitons d'abord mon visage. » J'étais

le seul à m'en inquiéter. Moi et toutes les filles de mon lycée, je crois bien. Personne n'a envie d'avoir un visage qui ressemble à une pizza aux poivrons.

Mon côté boiteux pouvait éventuellement me donner un petit côté rock and roll. À la limite, d'accord. Même avec la béquille. Mais la peau grasse, jamais. Je le voyais dans les yeux des filles, ça ne trompe pas. Il y avait quelque chose d'éteint dans leurs yeux ou bien quelque chose de profondément humiliant qui ressemblerait à de la pitié. Et lorsque j'arrivais au lycée accompagné de ma mère, alors là, j'avais la nette sensation de tirer le gros lot. C'était compassion et miséricorde à tous les étages.

– Un jus d'orange, au moins ? m'a suggéré ma mère dans une ultime tentative alors que j'entrais dans la cuisine.

– Bon, d'accord, si tu veux, ai-je capitulé.

Mon père était assis autour de l'îlot central. Il lisait son journal. Il se taisait.

– Tu reveux du café, papa ? ai-je proposé.

– Non, merci, a-t-il répondu sèchement sans détacher les yeux des nouvelles du jour.